

parmi elle ? Nos imbéciles de chauvinistes se rendent-ils compte que nous n'avons même pas un port où nos navires puissent faire escale et où ils puissent s'attendre à un accueil amical ?

Douvre, Falmouth et Southampton, Gibraltar, Malte et Alexandrie, Aden, le Golfe Persique, Bombay et Colombo, Singapore et Hongkong, que sont-ils ? Des arsenaux anglais, des bases navales, des stations de charbon, des docks où nous n'oserons même pas montrer notre face si l'Angleterre nous le défend.

Il en est de même tout autour du Continent Africain ; il en est de même dans les Indes occidentales ; il en est de même dans le Pacifique. Nous n'avons pas une seule station de charbon à nous, pas une seule cale où nous puissions réparer nos navires. Et pourtant en présence de ce fait—de cette situation mortellement dangereuse—nous accumulons les injures sur les injures !

Il faut que nous battions l'Angleterre, dites-vous, quelles qu'en soient les conséquences. Nous sommes d'accord. Je dis simplement ceci : que nous la battions ou qu'elle nous batte, les conséquences en seront les mêmes ; la ruine de notre commerce d'outre-mer s'il plaît à l'Angleterre. Nous pourrions, en cas de victoire, imposer des conditions nous assurant le traitement de la Nation la plus favorisée, l'entrée libre des ports britanniques, l'entrée partout. Pas un seul homme raisonnable ne croit que ces conditions nous avantageront.

Autre point qui est peut-être tout aussi grave. Vis-à-vis d'un Empire britannique hostile, aigri et énervé par nos succès militaires, furieux des pertes qu'il a subies, que nous nous sommes aliéné sans espoir, comment ferons-nous pour nous procurer les matières premières que lui seul possède ?

Vous avez étudié cette question, et je suis certain que vous êtes de mon avis. Vous ne croyez pas à l'affirmation stupide qu'après la guerre ces marchés britanniques de matières premières nous seront ouverts. D'où nous procurerons-nous le jute, sinon des Indes ? Si nous sommes chassés d'Afrique, où chercherons-nous nos quantités habituelles de caoutchouc, de noyaux de Parme et de copra ?

Quelle perspective ! A l'intérieur de l'Empire britannique sont produits des articles sans nombre sur lesquels nous avons jusqu'à présent compté et qui nous seront indispensables à l'avenir si nous voulons surnager et non pas couler ; la laine de l'Afrique du Sud et d'Australie, le zinc, le wolfram, le nickel, le cobalt et bien d'autres encore. Ce grand Empire se suffit à lui-même, ce qui n'est pas notre cas. Et toutes les victoires militaires, toutes les fanfaronnades au sujet du "Hambourg-Bagdad" ne nous serviront de rien !

Veuillez agréer, mon cher Conseiller...

Signé : ALBERT BALLIN

Souvenir liturgique.

Quand l'un de mes proches, à la Malmaison, eut la tête traversée par une balle, ce qui le laissa longtemps presque mort et aveugle, j'en fus avisé par une lettre si belle qu'elle versait un baume sur notre propre blessure. Cette lettre émanait d'un officier qui, passant à la hâte par cette ambulance où l'on soignait mon petit soldat, avait été touché par le mot *maman* qui, avec le mot *Dieu*, revient incessamment sur les lèvres des héros à l'agonie. Je fus si reconnaissant de sa charité au bon Samaritain, que je lui écrivis de mon mieux pour le remercier de son rôle. Il me répondit par une page d'un ton si élevé que mon âme en reste à jamais émue. Elle s'achevait sur la prière de saint Bonaventure, inspirée, je le crois, d'un texte d'Ezéchiel, et que j'ai recopiée dans mon paroissien :

"O Dieu! Enlevez de ma poitrine ce cœur de pierre et mettez-y un cœur de chair capable de vous aimer".

Il est certain que les cœurs de chair sont rares, hélas ! A moins que l'épreuve ne nous touche directement, nous compatissons bien à celle d'autrui, nous essayons même parfois de l'adoucir, mais, si je peux dire, elle ne nous atteint qu'à fleur de peau et nous l'oublions vite. Je méditais sur cette triste vérité, hier, à l'enterrement de la femme d'un pauvre ouvrier, qui le laisse seul avec cinq enfants, dont quatre en bas-âge. Pour l'affligé lui-même, c'est une horrible réalité dans laquelle il s'est endormi hier soir et dans laquelle il s'est éveillé ce matin. Cette demande du pain quotidien, que nous formulons chaque jour, et qui ne se pose pas pour la plupart d'entre nous, elle est, pour ce malheureux père, d'une actualité aussi précise que déchirante. Devant de telles croix, tâchons de nous entraîner et de nous entr'aider, et, à ces fins, redisons souvent la prière de saint Bonaventure que j'ai traduite de son texte latin que voici :

Aufer cor lapideum de pectore meo, et da mihi cor carneum quod te amet.

FRANCIS JAMMES.

Le Gaulois.

PENSÉES

En politique, on confond trop facilement la fidélité au malheur et la fidélité à l'ignominie.

* * *

Laideur pour laideur, mieux vaut celle des forts que celle des faibles.

* * *

Lorsque la bêtise se réunit à l'imprévoyance, elle se nomme le fatalisme.

ALBERT GUINON.